



# Si Visconti m'était raconté

**Entre splendeur et ténèbres, quatre films du cinéaste italien aux héros tourmentés font l'objet d'une ressortie au cinéma, parmi lesquels «Ludwig», enfin diffusé en version complète.**

Contempler, impuissant, les derniers feux d'un monde finissant pris dans le chaos de l'Histoire déjà prête à enfanter un autre, plus prosaïque et plus brutal... S'abandonner à sa beauté enténébrée qui, malgré son éclat, porte en germes les stigmates de sa déliquescence et de l'inéluctable pourrissement à l'œuvre... Le cinéma de Luchino Visconti, d'une saisissante cohérence sous l'apparente métamorphose du style, n'aura finalement cessé d'évoluer à pas lents sur les débris d'un monde qui s'écroule, comme si filmer, pour lui, revenait à traverser un champ de ruines. Et ce, des premières tragédies réalistes au trait charbonneux sur le petit peuple du Sud broyé par la misère ou l'exil (*La terre tremble*, *Rocco et ses frères*) à l'esthétisme chatoyant et fastueux d'amples fresques historiques (*Le Risorgimento* et l'unification italienne dans *Senso* et *le Guépard*, l'avènement du III<sup>e</sup> Reich dans *les Damnés*, la vie de Louis II de Bavière dans *Ludwig*).

Une hypothèse : à l'origine, peut-être, de cette œuvre portée par les ténèbres, une image monstrueuse ornant les armoiries de ses ancêtres qui longtemps régnèrent sur le duché de Milan. Soit une chimère couronnée, mi-serpent mi-dragon, avalant un bébé. Vampirisme des puissants se nourrissant des plus faibles ou passion dévorante consumant les êtres, qu'importe la polysémie des symboles. L'effroyable blason familial semble planer comme une ombre sur ses films les plus tortueux, des *Amants diaboliques*, traçant à la mine de plomb la sensualité morbide d'un adultère sans se départir de sa lecture sociale – et signant ainsi l'acte de naissance du néoréalisme italien –, à *L'Innocent*, son ultime chef-d'œuvre. Un mélodrame d'une noirceur glaçante, adapté d'un roman de D'Annunzio, qui justement s'achevait sur le scandale d'un infanticide, un nourrisson sacrifié sur l'autel de la jalousie, de la vanité et du nihilisme fin de siècle de son assassin, incarnation d'une haute société désœuvrée et cynique.

Car en réalité, bien que souvent précédé par la réputation réductrice d'une œuvre confinée dans sa splendeur opératique, somptueuse mais étouffante, le cinéma de Visconti n'en demeure pas moins traversé de tourments et de vertiges, rivé à la mélancolie de ses héros aux destins brisés. Ames esseulées

coincées entre deux siècles, prisonnières d'un monde appelé à disparaître et peinant à s'emparer de celui, moderne et mouvant, qui émerge, dont ils préfèrent s'abstraire, reclus volontaires, mais qui finira par les rattraper et contre lequel ils iront se fracasser. Cette inaptitude à se saisir d'une réalité qui leur échappe, les quatre films qui ressortent en salles dans d'éblouissantes versions restaurées – *Senso*, *le Guépard* (chef-d'œuvre proustien mille fois salué), *Ludwig*, *L'Innocent* – en déclinent chacun une facette.

**Extravagances.** Adapté d'un récit de Camillo Boito, *Senso* (1954) a pour cadre une Venise spectrale encore sous occupation autrichienne, confrontée en 1866 à la résistance italienne. Mais cet épisode capital de l'histoire de l'Italie ne sert en réalité que de toile de fond à une intrigue intimiste, la passion brûlante d'une aristocrate vénitienne, la comtesse Serpieri (Alida Valli) pour un bel officier autrichien (Farley Granger). Amour bercé d'illusions en réalité : outre qu'il appartient au camp ennemi, c'est un noceur narcissique, sans envergure ni noblesse d'âme, âpre au gain, intéressé, et bientôt déserteur. S'aveuglant elle-même sur ses sentiments, pour donner corps et vie à cet élan, elle sacrifiera tout : son rang, son honneur, l'argent de la résistance italienne, sa fierté. Comme si, en aspirant au sublime d'un amour romantique, elle n'avait fait que conspirer à sa propre perte.

Telle est la malédiction du héros viscontien, et à cet égard, *Ludwig* (1972) – enfin visible dans une version complète telle que le cinéaste l'avait désirée et conçue – prolonge cet axiome jusqu'à la démesure. Porté par l'ivresse des mélodies vénéneuses de Wagner (*Tannhäuser*, *Tristan et Isolde*), le jeune et beau roi ne se contente pas, à grand renfort d'extravagances dispendieuses, d'embellir un monde qui n'en finit pas de le décevoir. Non seulement sa cousine Elisabeth (la vraie Sissi au rire moqueur, campée par une Romy Schneider impériale), son grand amour platonique, se refuse à lui, mais Wagner, dont il vénère le génie et qu'il espère être son ami, en réalité profite de ses largesses, et les acteurs qui le transportent dans un univers de poésie et de rêveries ne sont que des êtres humains bien prosaïques.

**Grâce.** *Ludwig* recrée un autre monde de toutes pièces, châteaux fabuleux, citadelles kitsch, peuplées de lacs artificiels, régnant sur un aréopage de valets, un bordel de jeunes pages dénudés qui s'offrent à lui, à l'abri de la

pesanteur écrasante du réel, de ce siècle mourant dont son propre corps (dents noircies et pourries, visage bouffi, vieillissant) semble acter la déliquescence. Un retrait du monde qu'accompagne la grâce hypnotique du film, lent voyage immobile. La dilatation temporelle est d'ailleurs une constante chez Visconti – en témoigne la scène ô combien proustienne du bal, dans *le Guépard* (1963), mélancolie d'un monde évanescant dont il ne restera bientôt que des ruines.

Enfin, plus modeste et à l'os que ses fresques monumentales, *L'Innocent* (1976), géniale œuvre testamentaire, livre une implacable étude entomologique de la jalousie (nourrie par le «désir du désir» et la vanité) et d'une société oisive et décadente. Un grand bourgeois arrogant (Giancarlo Giannini, delonien en diable), après avoir délaissé sa sage épouse (sensuelle Laura Antonelli) pour une maîtresse flamboyante, lui redécouvre mille attraits quand il apprend qu'elle l'a trompé avec un écrivain de renom, dont elle est enceinte, et plonge bientôt dans un abîme de jalousie... Sous les dehors trompeurs d'un mélodrame au charme suranné (raffinement des décors et costumes, couleurs douces et apaisées), s'y déversent un pessimisme rare, une noirceur sans égale, implacable vision d'un monde vicié, sans lyrisme, dont le seul élan vital, se résume en un plan, le dernier : une femme prenant la fuite au petit matin...

**NATHALIE DRAY**

**LUCHINO VISCONTI**

Quatre films en version restaurée

au cinéma : **SENSO** (2 h 03),

**LE GUÉPARD** (3 h 05), **LUDWIG** (3 h 58),

**L'INNOCENT** (2 h 09).



*L'Innocent*, sorti en 1976, est le dernier film du cinéaste italien. PHOTO LES ACACIAS



Helmut Berger en Louis II de Bavière dans *Ludwig* (1972). PHOTO LES ACACIAS